

Un habitant et un bourgeois vers 1800

Francis Back

Number 76, Winter 2004

De l'article de traite à l'oeuvre d'art : la fourrure

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/7307ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Les Éditions Cap-aux-Diamants inc.

ISSN

0829-7983 (print)

1923-0923 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Back, F. (2004). Un habitant et un bourgeois vers 1800. *Cap-aux-Diamants*, (76), 40–41.

Un habitant et un bourgeois vers 1800

Dans toutes les cultures, le costume agit comme un puissant indicateur du rang social d'un individu. Les deux personnages que nous analysons dans cette rubrique témoignent de ce phénomène : par leur seul habillement, on différencie le gagne-petit du nanti tels qu'on pouvait les croiser dans les rues de Québec, à la fin du XVIII^e siècle.

Situer une image

Les augustines de l'Hôtel-Dieu de Québec possèdent dans leurs superbes collections un plan datant des années 1799-1800. Ce plan est agrémenté de deux personnages dont la présence semble ornementale, car ils ne sont pas à l'échelle des bâtiments. Par leur habillement, ils illustrent des classes sociales visiblement opposées, et leur présence semble suggérer le fait que l'Hôpital Général est un lieu pour soigner de riches citadins aussi bien que de pauvres campagnards. L'auteur de ces dessins possède un bon sens de l'observation en ce qui concerne le costume, d'où la valeur documentaire de son travail. Par contre, cet artiste semble avoir été un peu leste dans le coloriage de ses personnages. Ainsi, dans le cas de l'«habitant», nous émettrons des doutes sur les teintes qu'il attribue à deux de ses vêtements.

L'«habitant»

Cet homme du peuple, comprimant sa poitrine, suggère par sa gestuelle qu'il est souffreteux. Sa chevelure atteint les épaules et il est coiffé d'une tuque rouge doublée de blanc. Ces tuques bicolores apparaissent à la fin du Régime français et gagnent en popularité à la fin du XVIII^e siècle. Ainsi, en 1776, un officier allemand constate que les habitants canadiens portent généralement des «bonnets de grosse laine rouge, doublés de blanc». La popularité de ces tuques rouges et blanches est également attestée par John Henry, un soldat américain qui assiège Québec à l'hiver de 1775-1776. Henry est alors vêtu d'un capot blanc et en retournant «mon bonnet rouge qui était doublé de blanc, je devenais invisible dans la neige», un atout certain en temps de guerre ou de chasse hivernale.

Sous le cou de notre malade, nous relevons un rectangle blanc qui semble suggérer le col d'une chemise. Sur cette che-



Cet habitant et ce bourgeois figurent sur un plan qui concerne un projet d'agrandissement de l'Hôtel-Dieu de Québec. Les historiens de l'architecture Luc Noppen et Marc Grignon datent ce document au tournant des années 1799-1800, ce qui s'harmonise avec les costumes qui apparaissent sur ce document. Les représentations de personnages de pied en cap sont rares dans l'iconographie québécoise du XVIII^e siècle, d'où l'intérêt de faire connaître ces images, largement inédites. (Collection : Archives du Monastère des augustines de l'Hôtel-Dieu de Québec. Photos : Michel Lutz).

mise, il porte un vêtement qui est fermé près du col par un bouton et qui est serré à la taille avec une ceinture. Ce mode d'ajustement (bouton près du col et ceinture à la taille) caractérise le «capot à la canadienne». Par contre, l'absence de capuchon et les courtes basques de ce vêtement semblent le rapprocher de ce que les archives du temps appellent une «bougrine», un vêtement mal défini qu'une prochaine chronique tentera de cerner avec plus d'exactitude.

Cette bougrine de couleur verte possède des parements jaunes et elle est fermée par une ceinture également jaunâtre.

Nous pensons que les couleurs que l'artiste attribue à ces vêtements sont arbitraires, puisque le jaune et le vert sont chargés de valeurs négatives en France. Nos archives notariales nous apprennent que le costume populaire québécois reflète cette méfiance ancestrale pour le vert et le jaune, car ces deux couleurs apparaissent rarement dans l'habillement rural.

Le costume de cet habitant est complété par des culottes bleues, des bas blancs et des souliers noirs, autant de teintes qui s'harmonisent mieux avec les données qui proviennent de nos archives.

Le «bourgeois»

Ce «dandy» est un bel exemple de l'influence des modes anglaises qui gagnent en popularité aussi bien en France que dans son ancienne colonie. La coiffure de ce personnage est un «chapeau rond» de couleur noire, que l'on appellera plus tard «haut-de-forme», chapeau qui entre en concurrence avec le tricorne choyé par les Français.

Notre bourgeois a des cheveux poudrés et noués en tresse. Il est vêtu d'un gilet vert olive d'où jaillit le jabot de sa chemise. Cet homme porte un habit bleu à collet blanc, sur le devant duquel on peut compter huit boutons. Dans son dos, à la taille, apparaît un bouton jaune, ce qui laisse deviner que de tels boutons garnissent le devant de cet habit. L'absence de poches ou de boutons aux parements de ce vêtement lui donne les caractéristiques de ce qu'on appelle alors un «frac», mot qui dérive de l'anglais *frock coat*. À l'origine, cet habit était porté en Angleterre pour faire de l'équitation, mais il s'imposera ensuite dans les salons des meilleures sociétés anglaises et françaises.

Les culottes de cet homme sont carmin. L'artiste a pris soin de dessiner cinq boutons et une boucle de jarrettière aux genoux, ce qui est conforme aux usages du temps. Les bas de notre bourgeois sont verts et les bottines noirâtres. Ajoutons qu'il tient à la main une canne torsadée dont le bout est ferré.

L'anglomanie

Au lendemain de la Conquête, une grave question se pose à l'élite coloniale québécoise toujours aussi friande de nouveautés : doit-elle suivre la mode de Londres ou de Paris?

Or, la France offre aux Québécois un modèle contradictoire, car l'«anglomanie» gagne les modes parisiennes. En 1783, le Français Louis-Sébastien Mercier se scandalise du phénomène : «C'est aujourd'hui le ton parmi la jeunesse de copier l'Anglois dans son habillement», alors qu'elle «n'entend pas un mot d'anglois». Dans un cri du cœur, Mercier invective ses compatriotes : «Reprends, mon jeune étourdi, reprends ton habillement français; met des dentelles; que ta veste soit brodée; galonne ton habit!»

Cette lutte entre les modes «à l'anglaise» et «à la française» trouve également des échos dans les journaux du Québec. Notamment en 1778, nous assistons à un débat acariâtre entre des correspondants de Québec et de Montréal, échanges épistolaires dans lesquels un Montréalais assène à son adversaire québécois l'argu-

ment suivant : «La plupart des hommes critiques veulent anéantir les modes qu'ils voudroient eux-mêmes prendre».

Mais il est certain que cette guerre des modes, au lendemain de la Conquête, sous-tend la relation aux vainqueurs. Par exemple, les ursulines seront blessées qu'au sortir de leur pensionnat, en 1766, Henriette Guichaud devienne l'une des premières femmes de Québec «à adopter les modes anglaises et à étaler ces fantaisies chapeaux de satin, qui donnaient aux jeunes filles des airs d'amazones».

Ainsi, l'histoire des modes et du costume dépasse rapidement le nombre de boutons sur un habit, pour venir questionner les zones profondes de notre comportement social. ♦

Francis Back
duba@aei.ca

Remerciements :

J'exprime ma gratitude à sœur Claire Gagnon et à monsieur François Rousseau qui m'ont permis de consulter ce document iconographique dans les meilleures conditions.

Cette gravure de mode française, publiée en 1787, nous montre un jeune Parisien ayant adopté la mode «à l'anglaise». Sa coiffure est qualifiée de «Chapeau Jockey» (*sic*), un ancêtre du «haut-de-forme». Ses bottines garnies d'éperons et sa badine de jonc ajoutent à son allure de cavalier, alors que cet homme n'a sans doute jamais enfourché un cheval. (Collection privée).



Institut de la fourrure du Canada

Promouvant l'utilisation durable et judicieuse de la ressource-fourrure du Canada



L'industrie de la fourrure a évolué au fil des siècles en pratiquant le respect de la terre et des animaux. Aujourd'hui, les gens du commerce de la fourrure continuent de se livrer à cette importante activité du patrimoine, grâce à une gestion responsable de la faune et à l'élevage minutieux des animaux.

Nos programmes :

- Recherche sur les pièges
- Communications
- Conservation
- Communications autochtones
- Relations internationales



Institut de la fourrure du Canada
605-130 rue Slater, Ottawa
ON K1P 6E2 Tél.: 613-231-7099
Télec.: 613-231-7940 info@fur.ca
www.fur.ca